

JEAN-MICHEL CORNU DE LENCLOS

GELDESSA AU TEMPS DES CARAVANES DE BARDEY ET DE RIMBAUD



Le site de Geldessa, autrefois important relais caravanier au pied du plateau de Harar, vue prise par l'auteur en février 2011. Au loin les montagnes de Harar.

L'ancienne halte de Geldessa, située sur la piste caravanière reliant l'antique port de Zeila à la vieille cité marchande de Harar, connut une activité intense pendant une quarantaine d'années. Cette embellie économique débuta avec l'arrivée de l'occupant égyptien en 1875, s'amplifia avec la conquête du Harargué par les troupes de Ménélik et l'installation du Ras Makonnen à Harar. La mise en service progressive du chemin de fer franco éthiopien entre Djibouti et Addis Abeba, inauguré en 1917, lui porta un coup fatal. Le site est aujourd'hui désert, c'est à peine si on observe quelques pans de murs écroulés derrière des buissons d'épineux. La « puissante végétation » remarquée par Bardey en 1880 sur les rives du wadi Shebele a elle aussi disparu ; son cours servait de frontière naturelle entre les tribus du désert somali et les populations du haut-plateau abyssin. Comment s'imaginer qu'en ce décor austère s'élevait, aux dernières années du séjour de Rimbaud, une bourgade très active constituée de huttes à toit de paille et de maisons basses, entourée de campements où s'affairaient des hommes au milieu des bagages et des bêtes, ainsi qu'un marché fréquenté ? C'est ce dont témoignent pourtant récits, gravures et photographies d'époque.

Des montagnes du Harar aux côtes de la mer Rouge, le dénivellé accuse 1880 mètres sur une distance de 320 km à vol d'oiseau, la majeure partie à travers un désert de rocailles soumis à une température brûlante la plupart de l'année. Geldessa¹ était le relais étape d'importance sur le trajet des caravanes entre Harar et le port de Zeila². Son emplacement est situé au pied du plateau de Harar, à 50 kilomètres en ligne directe au nord de la vieille cité, à 1 100 m d'altitude, par 09°43'/42°08. Le lit de sable et de gravier d'un *wadi*, le Ouebi Chebelli, marquait la frontière entre les Oromo-Galla de la montagne (des Oromo Nolli) et les Somalis du désert (des Issa du clan Gadabuursi) – sur la rive ouest des cultivateurs sédentaires, sur l'autre des pasteurs nomades. Voilà qui impliquait des divergences immémoriales trop irréductibles pour que ces tribus consentent à voisiner pacifiquement. Les voyageurs étaient donc obligés d'abandonner les chameaux loués à l'une des tribus; une fois celle-ci retirée il n'y avait plus qu'à attendre la venue de la tribu adverse pour en louer d'autres. Le patron de Rimbaud, Alfred Bardey, en occidental pragmatique, voulut couper court à cet embêtement: il acheta à prix d'or ses propres chameaux et les perdit tous; les Somali s'arrangèrent pour les faire disparaître en douce sur le chemin du retour. Bardey comprit sa bétise et ne recommença jamais³. L'inconvénient était multiséculaire, par conséquent on s'en accommodait. Pour preuve, ces curieux marchés de brousse qui existaient sur cette frontière, ces « marchés du silence » signalés par Bardey; les échanges s'y faisaient sans parler entre ressortissants de tribus hostiles mais économiquement dépendantes.

Alfred Bardey et son employé Pinchard furent les deux premiers Français⁴ à se rendre à Harar. Ils atteignirent Geldessa le 19 août 1880, après deux semaines de piste depuis Zeila. Bardey nous a laissé dans ses mémoires⁵ une description détaillée de l'itinéraire de Zeila à Harar et de son passage à Geldessa:

« Nos chameliers s'arrêtent près d'une *zériba*, enceinte de pierre percée du côté du ouebi d'une large ouverture sans porte. Cette construction carrée, avec des murs de trois à quatre mètres de hauteur, peut contenir un grand nombre de personnages et d'animaux. Contre une des parois intérieures est adossée une paillote servant de casernement à quelques Soudanais détachés de la garnison de Harar⁶ ».

Un officier égyptien en uniforme blanc, pour qui cette arrivée était un événement, l'invita à s'installer dans la *zériba*. Bardey déclina cette hospitalité en raison, précise-t-il, de l'abondance « des débris et des détritiques » qui jonchaient la cour. Il préféra dresser sa tente en bordure du wadi où « coulaient des ruisseaux d'eau limpide ». « L'aimable *effendi* » coiffé de l'inévitable tarbouche lui parut « assez déprimé », celui-ci avait le mal du Caire et redoutait les fièvres qui régnaient là en permanence. De « grands cynocéphales à long museau bleu et à grosse perruque » circulaient derrière les rochers. Geldessa (en oromo: singe) tenait son nom de leur nombreuse présence (cf. n.1). Le soir on voyait se silhouetter des fauves sur la lisière de la forêt bordant le wadi.

Les caravanes de Bardey, et plus tard celles de Rimbaud, étaient constituées en moyenne d'une soixantaine de chameaux. Elles faisaient le trajet de Zeila à Harar en une vingtaine de jours, ou plus, car sur le tronçon entre Zeila et Geldessa, les sépianes somali (chameliers) n'avançaient qu'en traînant les pieds, histoire de vivre le plus longtemps possible au crochet du *pachagaflah*, le propriétaire de la caravane. *L'aban*

1. Jaldeessa, Geldessey, Gueldessa, Gueldedssa. De l'oromo *jaldesa, jaldeesa*, singes babouins (*papio anubis*), probablement en raison de leur grande quantité en cet endroit. Bardey, dans *Barr-Adjam* donne cette étymologie foutaque: « Gueldo (singe) et Issas, pays des singes issas », un plaisantin oromo la lui aura soufflée... On trouve inexplicablement dans les récits d'époque l'orthographe en *gue* contraire à la prononciation en *je*. Rimbaud dans sa correspondance écrit tout aussi curieusement « Fren-gui » (étranger) pour l'amharique *faranji*. Bardey est l'un des rares à écrire « Geldeissa ».

2. Antiq. Avalitae, auj. Saylac, sud de la Mer rouge dans le golfe d'Aden, 40 km au sud de Djibouti, 290 km de Berbera, province de l'Awdal, part de la République du Somaliland depuis 2006, population issa, clan Gadabuursi (descendants du Sheik Shamaron).

3. Alfred Bardey, *Barr-Adjam*, l'Archange Minotaure, 2009, page 243.

4. Des marchands grecs étaient déjà établis à Harar. Ils étaient venus dans le sillage de l'armée égyptienne à partir de 1875. C'était le cas des Sottiro, Moussaya, Righas, etc. Le premier Européen connu à pénétrer à Harar et à nous laisser une description est l'explorateur et orientaliste britannique Richard Burton en 1854.

5. Alfred Bardey, *Barr-Adjam*, l'Archange Minotaure, 2009.

6. *Barr-Adjam*, page 129 à 132.

somali, le chef de caravane, n'en faisait qu'à sa tête : il fixait la durée des étapes journalières (parfois de quelques heures seulement), décidait de s'arrêter un jour ou même deux pour faire pâturer ses chameaux. En comparaison, un homme résolu couvrait la même distance en cinq jours, c'était le cas des cavaliers bachi-bouzouks chargés du courrier de la garnison égyptienne. En mars 1888, Rimbaud réalisa le temps de 6 jours à l'aller et de cinq au retour. Henry, l'envoyé extraordinaire expédié par les Français à Harar durant l'été 1884, se vantait d'avoir effectué ce trajet en *treize jours* avec chameaux, ânes et chevaux : « J'avais hâte d'arriver et je restais dix à douze heures à cheval tous les jours sans descendre de selle, et au grand déplaisir des chameliers qui n'étaient pas habitués à marcher de ce train-là... Ces gens-là ne sont jamais pressés : le temps n'est rien pour eux... ». Comment avait-il réalisé cet exploit ? Henry n'avait pas hésité à menacer les chameliers de son revolver ! Selon cet envoyé décidément un peu spécial (voir *infra*) on se déplaçait de Zeila à Harar « avec autant de facilité que les Parisiens en mettent à se promener d'Asnières à Argenteuil ». Bardey rendu à Harar à la fin août 1880, écrit : « Nous avons pu nous rendre compte que la route est entièrement sûre, la preuve en est notre heureuse arrivée ici ».

Les caravanes de Bardey partaient régulièrement toutes les trois semaines, sans escorte, car les chefs des tribus avaient accepté de leur garantir le passage. Celles qui montaient à Harar portaient un numéro impair, celles qui descendaient à la côte un chiffre pair. Lorsque Rimbaud se rendit pour la première fois à Harar en novembre-décembre 1880, il était responsable (*pachagafлах*) de la caravane numéro trois⁷. Les bêtes étaient principalement chargées à la montée de cotonnades, de verroteries, et de toutes sortes de marchandises destinées aux habitants de Harar et des contrées avoisinantes, ainsi qu'à la garnison égyptienne (chaussures, uniformes, sans oublier l'inévitable *tarbouch*, Bardey livra une fois aux conquérants égyptiens une pompe à eau). Tout cela était vendu ou échangé contre du café, des peaux, de l'ivoire, du musc, du *wars* ou safran local, et plus rarement de l'or. Une caravane portait en moyenne douze tonnes de café et cent vingt peaux de bœufs placées en couverture. Le café était emballé dans de grandes sacoches de cuir brut appelées *daboulas*. Les deux poches d'une contenance totale d'environ 100 kg étaient disposées de part et d'autre de la bosse de l'animal et pouvaient être chargées et déchargées facilement. À terre, elles offraient un retranchement en cas d'attaque. Rimbaud a photographié dans la cour de la factorerie de Harar un de ces fabricants de daboulas ; l'agence devait employer plusieurs de ces artisans. Bardey donne le principe de leur fabrication dans *Barr-Adjam* (page 172). Ces conditionnements rustiques étaient assez robustes et surtout assez étanches pour résister aux pluies diluviennes du désert et pour affronter la traversée de la Mer rouge sur les boutres, ces embarcations étant non pontées.

À la mi-avril 1881, Bardey se rendit une deuxième fois à Harar, il était accompagné de Pierre Mazeran, le frère de l'un de ses associés, et d'une petite troupe de capucins français dirigés par Monseigneur Taurin, vicaire apostolique des Gallas *in partibus infidelium*, qui n'en était pas à son premier coup d'essai⁸. Taurin avait créé en 1868 avec le P. Ferdinand la mission de Finfine à Entoto, au Choa. Il parlait l'oromo qu'il avait transcrit en caractères latins. Bardey et les religieux plantèrent leurs tentes non loin du wadi. Le 18 avril au matin Rimbaud, à Harar depuis décembre 1880, vint y retrouver son patron. Rimbaud dut descendre de cheval devant leur campement pour saluer la compagnie, et dans le geste qu'il fit ce matin-là en saluant l'Évêque d'Adramyte, en bordure du ouébi mugissant, il lia sans s'en douter à sa gloire littéraire le nom de l'humble vicaire de dieu. Taurin lui tendit-il sa main épiscopale et son annulus à baiser ? À cette ventouse le rêve d'Arthur allait malencontreusement s'aboucher. Rimbaud voulut par deux fois, à Harar, se joindre à la troupe taurine pour décaniller vers des pays inexplorés ; une première fois les Égyptiens les

7. Bardey était redescendu de Harar vers la mi-septembre 1880 avec la caravane n° 2, escorté de quatre ascaris soudanais et d'un jeune *chaouch* (caporal) égyptien qui parlait l'italien ; c'est à cette occasion qu'il acheta imprudemment ses propres chameaux. Cette caravane n° 2 emportait à la côte « cinquante charges de deux daboulas chacune de café, soit 10000 kg de café, plus quelques colis de peau de chèvres et deux sacs de wars ». Bardey retrouva à Geldessa Eptimio Moussaya. C'est à la station de Hennessa que se situe un incident curieux : Bardey, marchant très en avant de sa caravane avec son guide, s'aperçut que le sac de rations alimentaires pendu à sa selle ne contenait qu'un uniforme égyptien destiné à une commande pour la garnison de Harar. Erreur ou message d'avertissement ? Eptimio Moussaya aurait-il cherché à intimider un concurrent jugé trop entreprenant ? On sait que Rimbaud détestait les frères Moussaya qu'il accusait d'être des espions et des bandits. Voir *Barr Adjam*, page 202.

8. Voir notice « Une mission si catholique ».

en empêchèrent, et la seconde fois Alfred Bardey réclama Arthur à Aden.

Un des religieux, le père Julien, a dressé un croquis naïf du cadre de cette rencontre depuis le sommet d'une colline avoisinante (voir p. 5). Ce père allait en brodequins ferrés – Bardey, l'ayant un jour repêché par le pied dans un torrent de Harar, avait noté ce détail. Avec de telles tatanes et de plus en soutane, Julien avait dû éprouver de sérieuses difficultés pour se hisser là-haut. Le père Julien a exagéré le relief qu'il avait sous les yeux : sur son croquis les monticules ressemblent à des pains de sucre comme ceux d'un paysage de Cappadoce. En outre la perspective, très cavalière, laisse croire que la vue a été prise d'une hauteur considérable. Les tentes des Européens et les petites huttes des chameliers sont représentées naïvement comme dans un dessin d'enfant, on reconnaît dans un angle du dessin la zériba décrite par Bardey. Une lettre d'Alfred Bardey à Berrichon nous apprend non seulement que sa société avait « eu des droits » sur cette zériba, mais que ces droits avaient été transmis à Rimbaud⁹. En quoi consistaient-ils ? À qui profitèrent-ils après le départ précipité d'Arthur ? Rimbaud les aurait-il transmis à Tian avec lequel il était en affaire ? On sait qu'il séjourna chez César Tian avant son embarquement pour Marseille et l'associé de Tian, Riés, vint le retrouver plus tard à l'hôpital de Marseille pour discuter d'une commande d'armes. À Berrichon qui se souciait de savoir ce que Rimbaud avait bien pu laisser « là-bas », Bardey avait répondu dans le même courrier : « Écrivez à M. Tian, qui a eu jusqu'à la fin des relations d'intérêt avec lui. Ce monsieur a un agent français au Harar, M. Guignoni ».¹⁰

Le matin du 18 avril 1881 à Geldessa, Rimbaud, Bardey et Mazeran s'étaient empressés de vider les lieux, car Bardey voulait arriver à Harar le soir même. Ils laissèrent sur les bords du wadi Monseigneur et sa troupe ; Taurin s'était obstiné à vouloir y faire ses Pâques malgré la mise en garde de Bardey. Mal lui en prit : une pluie torrentielle les surprit, les moustiques proliférèrent et tous les religieux sans exception furent frappés d'inférieurs paluds.

Trois ans plus tard, installé à Harar, L'évêque avait noté dans son journal : « M. Henri s'est mis en route avec son interprète Dimitri, une femme abyssine Mariam¹¹ laissée par M. Rambaud (sic) l'accompagne pour gagner Aden ». Joseph Henry était le représentant¹² de la France venu « observer » Harar que les Égyptiens s'apprétaient à évacuer. Onze jours plus tard, le jeudi 21 août 1884, le père Ferdinand écrit dans son journal : « M. Henry est encore à Geldessa, son *aban* (chef de caravane) n'est parti que ce matin de Harar ». Par conséquent la « femme abyssine Mariam » et l'interprète Dimitri – probablement un des frères de Constantin Righas avec lequel Rimbaud était monté pour la première fois à Harar – doivent s'y trouver aussi. Ils devaient tous les trois s'impatiser à Geldessa. L'endroit était redouté pour ses fièvres, y connurent-ils d'inférieurs paluds ?

En 1885, au moment où les Anglais hésitaient encore à occuper Harar, un détachement de soldats indiens fut envoyé à Geldessa en vue d'y construire un fort¹³. Mais les représentants britanniques ayant quitté précipitamment Harar, le jeune Émir Adullahi déclara l'indépendance de l'émirat et ses troupes marchèrent sur Geldessa où elles capturèrent le détachement laissé par les Anglais qui fut emmené en captivité à Harar¹⁴. Le 9 avril 1886, à cinq heures de marche au nord de Geldessa, des séides de l'Émir massacrèrent cette fois dans la forêt d'Arto, la mission italienne du Comte Porro. Ménélik, roi du Choa, profita assez opportunément de ces événements pour lancer ses troupes à la conquête du Harargué, entreprise

9. « J'avais donné à Rimbaud des papiers visés au consulat de France pour l'autoriser à occuper nos locaux de Harar, car à côté de la maison de Raouf Pacha, conquérant de Harar, qui nous fut cédée, j'avais fait construire des hangars assez vastes, et mon frère des magasins. Nous avions aussi quelques droits sur une zeribah de Geldeissa, mais tout cela ayant été abandonné par nous, je doute que Rimbaud ait obtenu de les occuper, et encore moins d'en devenir propriétaire ». Lettre d'Alfred Bardey à Pierre Dufour, 16 mars 1898, in « Nouveaux documents sur Rimbaud » réunis par H. de Bouillanne de Lacoste et H/ Mararasso), *Mercure de France*-15-V-1939, page 35.

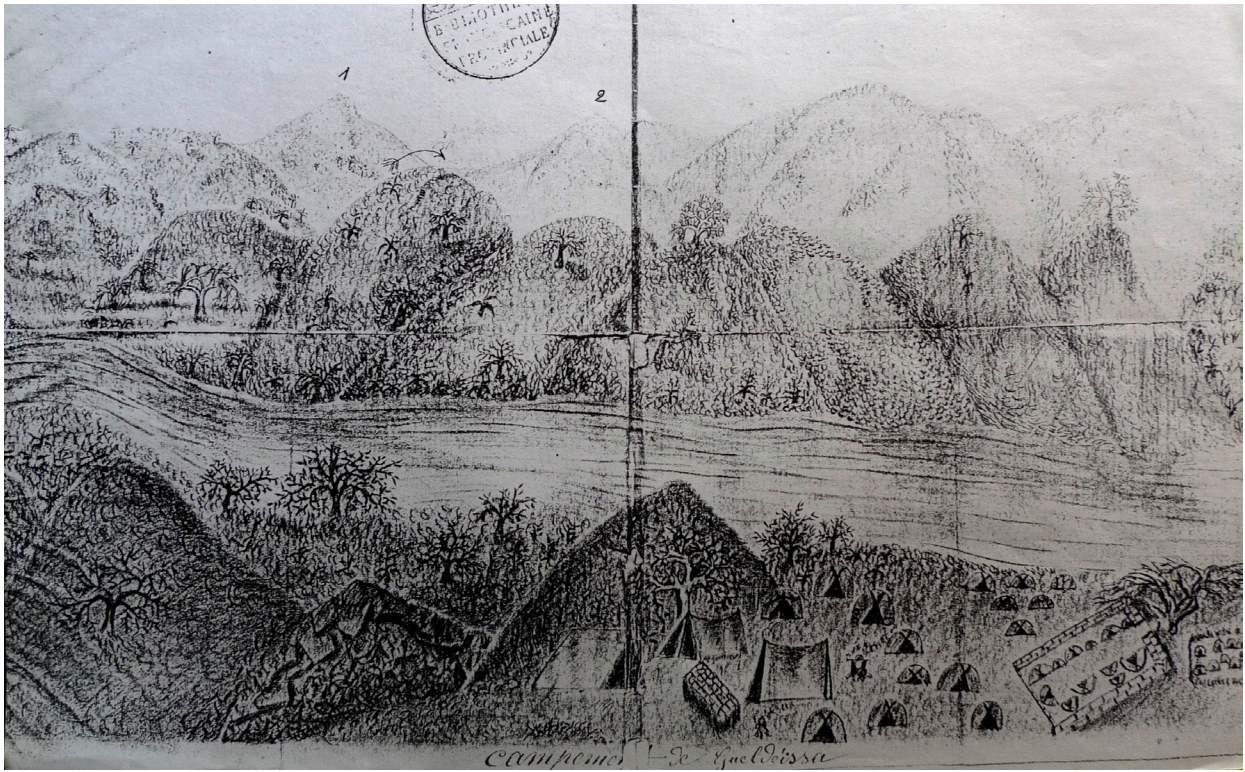
10. Gabriel Guignony deviendra le patron de Monfreid à Harar (1910?) et un bien curieux consul de France à Diré Daoua.

11. Voir notre article « l'Abyssinienne de Rimbaud, autre drôle de ménage ».

12. « Consul protestataire », il « créait d'incessants embarras aux agents britanniques » (cité par Fouché dans ses carnets), voir notre article « l'Abyssinienne de Rimbaud », notamment l'annexe II.

13. *Barr-Adjam*, p. 334.

14. in P. Émile Fouché, « Histoire de la mission catholique de Harar », document dactylographié consulté à la Mission catholique de Harar, mars 2010.



– *En haut*: « Campement de Gueldéissa », dessin du père Julien. Rimbaud alors à Harar se rendit à ce campement le matin du 18 avril 1881 pour accueillir son patron. Il y rencontra pour la première fois Monseigneur Taurin et les autres membres de la mission catholique qui s'étaient joints à la caravane de Bardey. Une flèche indique la direction de Harar (entre les deux sommets numérotés 1 et 2). On reconnaît en bas à droite la *zérība* signalée par Bardey dans *Barr Adjam*. Au centre et en bas du croquis, la tente de gauche était occupée par « Bardès (sic) et Mazeran », celle de droite par « Sa Grandeur » (Taurin) et le « Très Révérend Père » Gonzague, celle du milieu par les pères Ernest et Julien, et par les frères Michel et Étienne. Les petites huttes rondes sont les abris des chameliers. Reproduction trouvée dans les archives du P. Fouché à la mission catholique de Harar en 2010. Tampon de la Bibliothèque Franciscaine Provinciale.

– *En bas*: Vue de Geldessa aujourd'hui. La photo a été prise depuis le sommet de la colline où le P. Julien fit son croquis en 1881. On aperçoit en bas à droite les murs écroulés de la *zérība* abandonnée. Bardey légua les droits de sa société sur cette *zérība* à Rimbaud lorsque ce dernier s'installa pour son propre compte à Harar en 1888.



En haut: Les ruines de la zériba décrite par Bardey dans *Barr Adjam*. Vue prise depuis la cour.

Au centre: Vue satellite orientée plein nord, on distingue le tracé de la zériba. À droite les flancs de la colline du haut de laquelle le P. Julien fit son croquis.

En bas: Le marché de Geldessa, gravure tirée de L. Robecchi-Bricchetti, *Nell Harar*, Milano, 1896. Avec la conquête de Harar (1887) par Ménélik, Geldessa connut une brève période de grande activité. La mise en service du chemin de fer franco éthiopien (1917) causa sa chute.

qu'il avait longtemps méditée. Ayant conquis Harar sans coup férir en 1887, grâce à la victoire de Challenko où les troupes du jeune Émir furent anéanties, les Abyssins prirent immédiatement possession de Geldessa. Ils pacifièrent atrocement la région ; Oromos et Somalis durent se soumettre, et du même coup ils mirent fin à leurs conflits séculaires. Comme dans la fable de La Fontaine, les soldats de Ras-minagrobis Makonnen mirent les tribus d'accord en croquant l'une et l'autre – fi des bons vieux usages ! Le relais de Geldessa se trouvait maintenant placé sur le principal axe de communication entre le royaume de Ménélik et la Mer rouge. Rimbaud, à cette époque de passage à Harar – il revenait d'Entoto où il avait eu maille à partir avec Ménélik et s'était lié avec son conseiller suisse Alfred Ilg –, avait immédiatement perçu tout l'intérêt commercial à tirer de ce chambardement choan. Il écrit : « L'avantage de la route du Harar pour l'Abyssinie est très considérable. Tandis qu'on n'arrive au Choa par la route Dankalie qu'après un voyage de cinquante à soixante jours par un affreux désert, et au milieu de mille dangers, le Harar, contrefort très avancé du massif éthiopien méridional, n'est séparé de la côte que par une distance franchie aisément en une quinzaine de jours par les caravanes »¹⁵. C'est ce qui allait le déterminer à revenir à Harar : en 1888, fraîchement installé, cette fois à son propre compte, il écrit à Ilg : « Les relations d'ici avec le Choa sont assez actives, et la route d'ici à Zeila est bonne¹⁶ ».

Ménélik nomma l'aventurier arménien Serkis Terzian¹⁷ gouverneur de Geldessa et de Biokobo¹⁸. Arrivé en 1882 à Ankober après un voyage de deux mois à travers la Dankalie – il avait débarqué à Zeila – Terzian avait fini par s'imposer à la cour du négus. Il avait pris une part active à la campagne militaire du Harargué et démantelé l'artillerie de l'Émir à Challenko¹⁹. Comme Rimbaud, Terzian importait des armes pour le compte de Ménélik, il était donc dans ses intérêts de sécuriser cette voie de communication, vitale pour son commerce. Le photographe français Bidault de Glatigné, hébergé alors par Rimbaud à Harar en 1888-89, a pris une photo²⁰ de l'aventurier arménien en cavalier abyssin. La légende qui figure sur le tirage « Chouan [Choan] abyssin et sa suite » aurait-elle été inspirée par Rimbaud ? On croit reconnaître son ironie sarcastique et dépréciative : Serkis avait autrement mieux réussi auprès de Ménélik... En 1889, une gravure fut tirée de ladite photographie pour accompagner l'article de Paul Bourde sur l'Abyssinie paru dans *l'Illustration*. On sait que Rimbaud était alors en contact avec Bourde, son ancien condisciple à Charleville ; il y a fort à parier que Rimbaud recommanda Bidault à Bourde.

Rimbaud dut se rendre plus d'une fois à Geldessa, sans trop s'y attarder on le présume, car il redoutait sans doute lui aussi d'y prendre les fièvres. Combien de fois son regard bleu se posa-t-il sur ces montagnes, sur le cours du ouebi ? Le mercredi huit avril 1891, il traversa la rivière, étendu et grimaçant de douleur sur une civière, escorté par dix porteurs qui se relayaient, son ami et serviteur Djami à son côté. Dix ans presque jour pour jour s'étaient écoulés depuis sa rencontre avec Taurin et sa troupe au bord des flots mugissants du ouebi. *Super flumina abissinis...* « On ne se baigne jamais dans le même fleuve » a dit Héraclite qui n'avait pas voyagé jusqu'au ouebi Shebele, sans quoi il aurait précisé : à condition qu'il ne soit pas à sec. Avant de reprendre sa marche forcée vers Zeila, Arthur dut baigner son regard dans cette eau vive descendue des montagnes de Harar qu'il chérissait – Bardey nous a dit combien il aimait « la vie libre, en ces pays ». Il allait consulter le docteur Nook à l'hôpital britannique d'Aden, son genou le faisait souffrir depuis des semaines et il ne pouvait plus se tenir en selle. Il s'était résigné à partir, avait liquidé dans l'urgence ses marchandises, s'était fait confectionner une civière selon ses propres directives. Il comptait bien revenir une fois guéri à Harar. Il avait écrit dans son journal de damné : « Orage à 4 heures à Geldessey – la

15. Rimbaud dans sa lettre au directeur du *Bosphore égyptien*, Le Caire, août 1887.

16. 25 juin 1888. Voir Voelmy, correspondance Rimbaud-Ilg, p. 62.

17. Serkis ou Sarkis. Personnage flamboyant lié à Ménélik, Terzian était connu sous le nom de Terzian-le-Grand, à la fois en raison de sa réussite et pour le distinguer de son frère Ohanes. Éduqué à Paris, Ohanes rejoignit Serkis en Éthiopie en 1890.

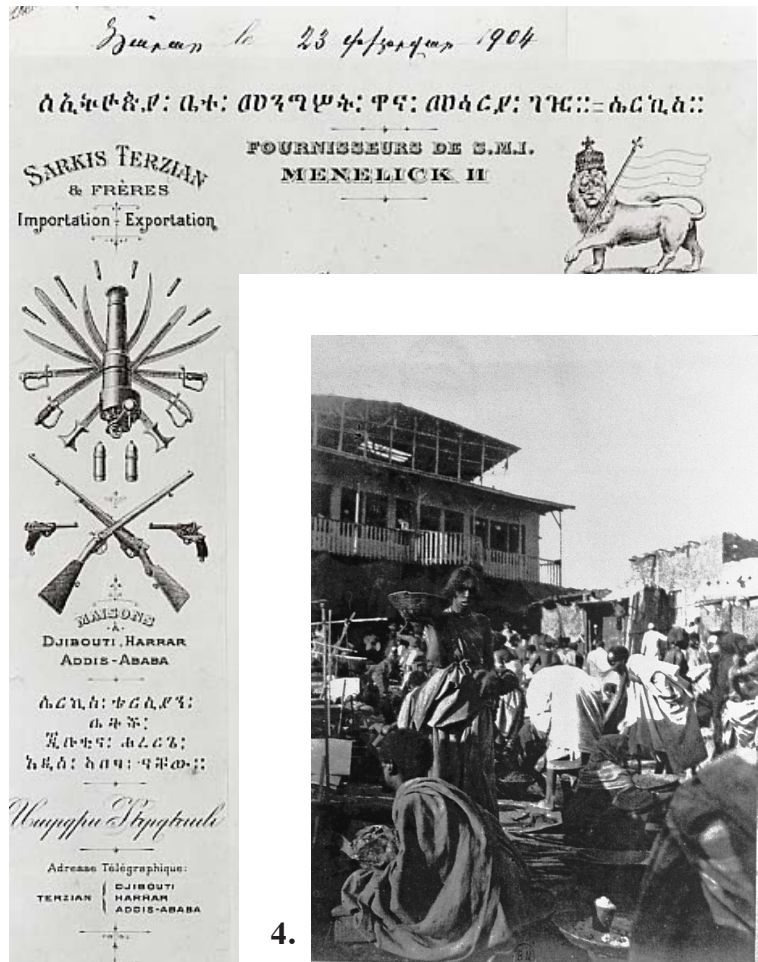
18. La station carrefour de Bio Gabouba entre Geldessa et Zeila, lieu de bifurcation sur l'Ifat et Ankober, voir Bardey, *Barr Adjam*, p. 198.

19. C'est Serkis Terzian qui aurait pissé du haut du minaret de la mosquée des Égyptiens (à l'emplacement de l'église Medhane Alem, place Faras Magala) lors de l'entrée des troupes choanes à Harar, et non pas Ménélik (d'après le témoignage de son fils Avedis trouvé dans les papiers du père Fouché à la mission catholique de Harar, 2010).

20. Fonds photographique de la Société de géographie de Paris, BNF Richelieu.



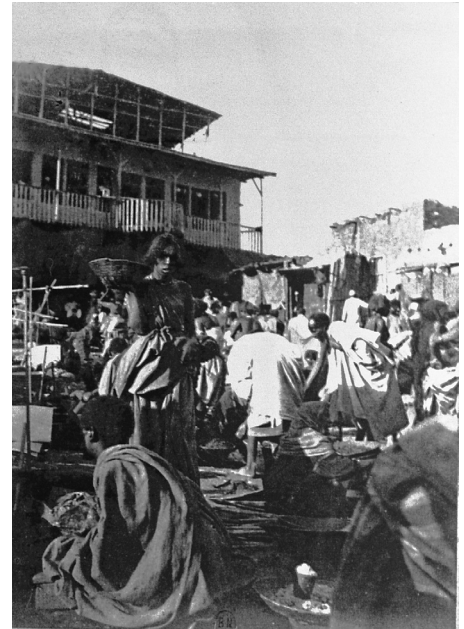
1.



2.



3.



4.



5.

1. L'aventurier arménien Serkis Terzian en « cavalier chouan abyssin », gravure illustrant un article de Pierre Bourde sur l'Abyssinie parue dans l'*Illustration*, d'après une photo de Bidault de Glatigné prise à Harar, circa 1888 (Société de géographie de Paris, BNF). Serkis Terzian était alors le gouverneur des stations de Geldessa et de Biokaboba. Lié à Makonnen et à Ménélik, il participa activement à la campagne du Harargué en 1887.

2. Terzian fit fortune en important des armes pour Ménélik. Ses affaires étaient considérables si l'on en juge l'imposant papier à en-tête de la société qu'il dirigeait en 1904 avec son frère Ohanes – pas moins de trois adresses télégraphiques! Coll. part.

3. Les époux Terzian. Coll. part. 4. Le comptoir des Terzian en bordure du *souk el medina*, au sud-ouest de la place Faras Magala. La maison de style indien fut détruite lors du réaménagement de la place par l'occupant italien, vers 1936. Coll. part. Terzian périt assassiné en 1915, il est enterré dans le cimetière de l'Église Kidus Gyorgis d'Addis Abeba dont il était le trésorier, église qu'il avait contribué à faire édifier. Cet aventurier est une figure de l'Éthiopie du temps de Ménélik. Terzian « *The Great* » joua un rôle capital dans le développement de la communauté arménienne en Éthiopie. Son nom, curieusement passé sous silence par les voyageurs européens, apparaît discrètement dans la correspondance de Rimbaud.

5. Un banquet chez les Arméniens de Harar, circa 1900. Coll. part. La présence d'Arméniens est attestée de longue date en Éthiopie centrale auprès des négus abyssins qui les employaient comme trésoriers et artisans. À l'époque coloniale, les Arméniens s'établirent à Harar dès le début des années 1890', puis à Diré Daoua et à Addis Abeba. Ils constituèrent une communauté importante, économiquement très active, francophile et bien intégrée ; des Arméniens travaillèrent dans l'administration éthiopienne jusqu'à la chute de l'empire d'Hailé Sélassié en 1974. Cette communauté prospère s'éleva jusqu'à quelques milliers d'individus, elle ne comptait plus qu'une soixantaine de résidents en 2011. Les Arméniens immigrèrent massivement en Europe et en Amérique du Nord dans les années 1980' pour fuir la dictature militaro-marxiste du « négus rouge » Mengistu.

nuit rosée très abondante et froide ». Il était reparti le lendemain matin à 7 heures. C'était la dernière fois qu'il voyait Geldessa et ne le savait pas.

Huit ans plus tard, les Français nourrissaient de grands espoirs en Éthiopie, roulaient des intérêts considérables à la cour de Ménélik, et expédiaient coup sur coup au « roi nègre » – il venait de remporter à Adoua une victoire éclatante sur les troupes italiennes – plusieurs missions diplomatiques. En janvier 1897, Sylvain Vigneras accompagnant la mission Lagarde signale 4 000 habitants²¹ à « Gueildeïssa » ! Ménélik, couronné empereur en 1889, avait choisi Addis Abeba (anc. Entoto) pour capitale, et les Français développaient le port en eau profonde de Djibouti. Lagarde, le gouverneur d'Obock, y avait transféré son administration en 1892, un an après la mort d'Arthur. Ce fut le début de la fin pour Geldessa.

En 1907, l'ingénieur suisse Alfred Ilg avait quitté l'Éthiopie, assez malproprement congédié par Ménélik, suite à une intrigue de *guébi* (le palais de Ménélik à Addis, anc. Entoto), palais qu'il avait pourtant éclairé de ses conseils et de son génie électrique en y amenant le courant en 1905. Ménélik l'avait autrefois comblé d'honneurs : il était devenu Ras Beitwadad (*behet'wäddäd*, « bien aimé »), grand commandeur de l'Étoile d'Éthiopie, et conseiller d'état chargé des affaires extérieures en 1897. Ilg avait obtenu en mars 1894 la concession très convoitée d'un projet de chemin de fer traversant l'Éthiopie d'est en ouest, de Djibouti jusqu'au Nil blanc ! On en avait beaucoup rêvé à l'époque de Rimbaud. Celui-ci, très voyant comme on sait, avait demandé à la Mother de lui expédier un manuel de conducteur de locomotive ! Encore un épisode raté : Rimbaud dans une *Bête humaine* version abyssinienne, aux manettes de sa loco Aorariss (rhinocéros, celle-là a vraiment existé) – quel cinéma c'eut été ! Ilg ne croyait pas si bien dire lorsqu'il écrivit une fois à Rimbaud : « Chez vous tout marche à la vapeur, chose excessivement rare de ce côté-là de l'Afrique ». Avait-il en tête ce projet de concession, quand il lui écrivit deux ans plus tard : « J'aurai probablement à vous offrir une bonne affaire et sûre » ? Mais Rimbaud avait filé ad patres. Ilg s'associa en 1896 avec le Français Léon Chefneux et les travaux commencèrent en 1897. Diré Daoua fut atteint en 1902 mais resta terminus jusqu'en 1912, car la Compagnie impériale avait fait faillite en 1907. Elle avait dépensé 47,8 millions de francs dont 4 millions de droits distribués à Ilg et à Chefneux... Cette faillite avait placé Ilg sur un siège éjectable. Même avec l'Étoile d'Éthiopie en sautoir, il avait filé dans les espaces et vidé la place. Chefneux, lui, avait moelleusement atterri dans un fauteuil d'administrateur, car la concession du chemin de fer avait été ramassée par l'état français et la Banque de l'Indochine. On voit le profit que Rimbaud eut pu tirer de toute cette balançoire.

Début XX^e : la mise en service progressive de la voie ferrée Djibouti-Addis met un terme à l'embellie de Geldessa alors « poterne de l'Éthiopie », selon la formule d'Hugues le Roux (*infra*). En 1917, l'inauguration du chemin de fer détourne définitivement le flux des marchandises au profit de la station de Diré Daoua créée par les Français. Harar amorce son déclin et Geldessa consomme sa chute. Aujourd'hui il ne subsiste de Geldessa que les pans de murs délabrés de cette zériba où Rimbaud aurait eu des droits. À quand une pancarte labellisée : « Rimbaud est passé par là » ?

« À la limite du territoire des Issas, l'empire d'Éthiopie pousse comme une sentinelle avancée la petite ville de Gueldeïssa. [...] Il ne faudrait point que ce mot de ville jeté dans la page à propos de Gueldeïssa égarât les imaginations. Le miracle de Gueldeïssa, sa grâce qui semble souveraine au voyageur brûlé de soleil, c'est la splendeur touffue de ses arbres, le sourire du premier jardin que l'on aperçoit depuis le départ d'Europe. »²²

Jean-Michel Cornu de Lenclos
Harar - Mo Cho - Indépendance, 2012.

21. VIGNERAS, Sylvain, *Une mission française en Abyssinie*, Colin, Paris, 1897. On peut se rendre compte de l'essor de la station en se reportant aux photographies rapportées par Vigneras. Voir aussi celles de l'album de la Mission Marchand.

22. LE ROUX, Hugues, *Ménélik et nous*, 1902, p.112-14. Le Roux passa une première fois à « Gueldeïssa » en janvier 1901, venant de Djibouti. Journaliste en vue, Le Roux répondait à l'invitation officielle de Ménélik et aux sollicitations du gouvernement français soucieux de recruter sa plume pour célébrer les relations franco éthiopiennes et glorifier l'apothéose du chemin de fer ; les travaux battaient alors leur plein pour rallier Djibouti à la station de Diré Daoua. Ouvrage de propagande, *Ménélik et nous* reste cependant l'un des meilleurs livres sur l'Éthiopie d'alors, en raison des qualités d'observation de l'auteur.